

Pendant la majeure partie de sa courte existence, mais qu'importait la séparation ! Il l'aimerait avec d'autant plus de force que la séparation avait été longue. Elle se proposait d'être pour son père ce qu'elle avait été pour son grand-père, une compagne aimante, un ange consolateur.

Mais ce rêve ne se réaliserait jamais ; son père repoussait son affection, les preuves étaient là, claires et incontestables. Il avait fui sa présence dès le début, et elle avait maintenant pris l'habitude de le fuir à son tour. Elle s'entretint avec Arthur Lovel de cette douleur inattendue.

« De toutes les pensées qui m'étaient jamais venues à l'idée, Arthur, celle-ci était la seule à laquelle je ne m'étais pas arrêtée, dit-elle à voix basse et d'un air pensif un soir qu'ils étaient tous deux dans la profonde embrasure de la fenêtre Tudor à regarder la vaste pelouse, où l'ombre des cèdres se projetait en taches noires argentées par la lune ; j'avais pensé que papa pourrait tomber malade en voyage et mourir, et que le navire, dont l'arrivée à bon port m'intéressait nuit et jour, ne m'apporterait peut-être que les cendres refroidies du mort. J'ai eu cette pensée, Arthur, et il m'est arrivé de rester éveillée toute la nuit à me laisser torturer par elle, au point que mon esprit se représentait ce sombre tableau, et que je voyais mon père dans sa petite cabine sur le vaisseau, étendu sans forces sur un lit étroit, et n'ayant autour de lui que des étrangers pour le consoler à sa dernière heure. Je ne puis vous dire toutes les craintes qui sont venues m'assaillir, mais jamais, jamais je n'aurais pensé qu'il ne m'aimerait pas. J'ai même songé parfois qu'il était bien possible qu'il ne ressemblât pas à mon grand-père, et qu'il fût un peu méchant de temps en temps quand je l'aurais ennuyé ou chagriné, mais je me figurais que son cœur serait à moi quand même, et que dans ses moments les plus terribles il m'aimerait tendrement en souvenir de ma mère. »

La voix lui manqua et elle sanglota tout haut ; mais le jeune homme, debout à côté d'elle, n'eut aucune parole de consolation à lui dire. Les plaintes de la jeune fille réveillèrent ce vieux soupçon qui avait sommeillé en lui depuis quelque temps : cette crainte horrible que M. Dunbar ne fût coupable de l'assassinat de son ancien valet.

Le jeune avoué se vit pourtant forcé de dire quelque chose.

C'était trop de cruauté que de se trouver à côté de cette jeune fille qui sanglotait et de ne pas essayer de la consoler.

« Laure ! chère Laure ! dit-il, ceci est de l'enfantillage, croyez-moi. Il vous faut prendre patience et avoir confiance en l'avenir. Comment votre père pourra-t-il faire autrement que de vous aimer quand il aura appris à vous connaître ? Vous avez peut-être trop exigé de lui. Rappelez-vous que les personnes qui ont longtemps vécu dans les Indes-Orientales sont sujettes à avoir des manières froides et languissantes. Lorsque M. Dunbar vous aura vue plus souvent et vous connaîtra mieux, lorsqu'il sera habitué à votre compagnie... »

— Ceci n'arrivera jamais, répondit Laure avec impétuosité. Comment pourra-t-il mieux me connaître, puisqu'il m'évite avec tant de soin ? Il s'écoule parfois des journées entières sans que je le voie. Alors, je fais appel à tout mon courage et je pénètre dans ses tristes appartements. Il me reçoit gracieusement et me traite avec beaucoup de politesse. De la politesse à moi ! qui soupire après son affection. Je reste ensuite quelques instants pour m'informer de sa santé et je tâche d'être à mon aise en sa présence ; mais il y a toujours dans ses manières une impatience nerveuse qui me dit très clairement que je ne suis pas la bienvenue auprès de lui, et je finis par m'éloigner le cœur brisé ! Je me rappelle maintenant combien les lettres qu'il m'écrivait de l'Inde me paraissaient courtes et froides ; il avait toujours, pour s'excuser, que que affaire pressante ; mais il finissait rarement sa lettre sans me dire qu'il songeait avec joie au moment où nous nous reverrions. C'était bien cruel à lui de me tromper ainsi. »

Arthur Lovel n'était pas un habile consolateur. Dès la première entrevue, il avait vainement essayé d'ai-

mer Henri Dunbar. Depuis cette étrange scène dans Portland-Place, il avait soupçonné le banquier d'un lâche assassinat, du crime le plus horrible entre tous, car il enlève à l'homme qui l'a commis la sympathie de ses semblables et lui imprime au front le sceau d'une malédiction contre laquelle la pitié humaine se révolte. Ah ! il faut que la bonté et la miséricorde de Dieu soient illimitées, puisqu'il sait en prendre pitié ceux que l'homme, cette créature pécheresse, repousse impitoyablement.

## XXVI.—L'ESPÉRANCE RENAIT

Jocelyn's-Rock était à dix milles de Maudeley-Abbey et à un mille seulement de la ville de Shorncliffe. C'était une résidence superbe qu'avait toujours habitée la même famille depuis l'époque des Plantagenets.

La maison était perchée sur une falaise au-dessous de laquelle une cascade bondissait de roc en roc et se jetait dans un courant rapide que formait un bras de l'Avon. Cette cascade était à quarante pieds au-dessous du plateau sur lequel se dressait la maison.

La maison n'était pas très-grande, car la partie la plus vieille était tombée en ruine depuis longtemps, et les tours effondrées, ainsi que les murs écroulés, avaient été balayés ; mais c'était une noble résidence quand même.

Une tour octogonale avec un toit en créneaux, se dressait encore aussi ferme qu'elle l'avait été sous les premiers Plantagenets, lorsque des soldats rebelles avaient battu du bélier les pierres grises des murs. La maison était entièrement construite en pierres et le porche gothique était aussi magnifique que le porche d'une église. A l'intérieur tout était splendeur, mais cette splendeur était bien différente de la moderne élégance qui régnait dans les appartements de Maudeley-Abbey.

A Jocelyn's-Rock, le sceau de l'âge était imprimé sur chaque décor, sur chaque ornement. Une armure, qui avait été bosselée par les cimenterres des Sarrasins, était accrochée aux panneaux noirs du sombre vestibule. Des princes du sang royal s'étaient assis dans les lourds fauteuils en chêne sculpté. Une reine avait dormi dans le lit de parade que renfermait la chambre à tentures de satin bleu. De loyaux Jocelyns, combattant pour leur roi contre des Têtes-Rondes de basse extraction, s'étaient cachés dans les vastes cheminées, ou avaient évité la mort en fuyant par les passages secrets de la tapisserie. Il y avait de vieux tableaux et des coupes antiques ciselées que des siècles passés avaient trouvés et achetés dans le pays des Médicis. Il y avait des habioles coûteuses en fragile porcelaine de Sèvres qu'un des comtes de la famille avait reçues des mains de la charmante Pompadour elle-même. Il y avait de la vaisselle en or qu'un roi avait donnée à son jeune et fier favori, à cette époque de la féodalité où les favoris étaient puissants en Angleterre. Il existait à peine dans la maison un objet de quelque valeur sans une histoire particulière qui s'y rattachât, histoire proclamant bien haut l'honneur et la gloire de l'ancienne maison des Jocelyns.

Cette splendide demeure, rendue presque sacrée par des souvenirs légendaires et de hauts faits historiques, était maintenant la propriété de Philippe Jocelyn, le piéton aux pieds meurtris qui s'était estimé très-heureux de vendre son meilleur tableau pour quelques shillings à M. Moulem, le prêteur sur gages.

Le jeune homme prit possession à lui seul de tout l'héritage de son cousin. La comtesse était morte le lendemain du jour où avait expiré son enfant, et elle reposait tenant son fils sur son sein refroidi dans le caveau des Jocelyns, au-dessous du sanctuaire de l'église de Shorncliffe.

Le caveau n'était pas un endroit bien gai ; mais le nouveau comte y descendit le jour des funérailles de son cousin, et vit les cercueils recouverts en velours rouge du comte et de la comtesse placés côte à côte dans une niche de pierres.

Philippe Jocelyn regarda la niche vide qui venait après celle qu'occupait le cercueil du défunt comte.

C'était là que serait placé son cercueil à lui quand l'heure fixée sonnerait. Combien de temps cette niche resterait-elle vide ? Sydney Jocelyn ne songeait pas plus à être couché là que Philippe ne s'attendait à y être apporté le lendemain.

Le jour fatal était arrivé et aucun présage n'avait annoncé sa venue.

Mais Philippe Jocelyn n'eut pas une larme pour son défunt cousin. Parfois dans ses rêves la scène du champ de course de Shorncliffe lui revint en mémoire. Il vit étendu le cavalier à la casaque de satin rouge, il entendit ce long gémissement qui avait retenti au milieu du bruit de la fête comme le cri de la fée. Mais ce ne fut qu'en rêve que le comte de Haughton actuel se souvint de celui qui foulait naguère de son pied le parquet en chêne de Jocelyn's-Rock. Philippe Jocelyn avait bu jusqu'à la lie la coupe de la pauvreté et il n'avait trouvé au fond du verre aucune inspiration. Il y a quelques hommes sur lesquels ce breuvage amer agit comme un vin généreux et leur donne une force sullisante pour conquérir la moitié du monde ; mais Philippe Jocelyn n'était pas du nombre.

Il avait tout l'égoïsme des Jocelyns et tout l'orgueil des Jocelyns. De quel droit avait-il été pauvre ? Où était la justice de ce monde, où des hommes comme lui pouvaient être piétinés par une multitude ignorante et sans valeur ?... Il n'avait pas appris à courber la tête sans se plaindre devant la volonté suprême de Dieu, et à accepter le fardeau qui pesait sur ses épaules.

Maintenant tout était différent. Il n'avait plus lieu de se plaindre de son sort. La haute position dans le monde à laquelle il avait droit et qui lui était due, en somme, lui avait été donnée à la longue, et Philippe, comte de Haughton, était heureux.

Mais l'enfant, le petit Georges, l'enfant de sa pauvreté, l'ange qui était venu vers Philippe Jocelyn dans ses mauvais jours, et dont l'amour enfantin avait exercé une heureuse influence sur l'homme du monde au cœur sec et désespéré, qu'était-il devenu, cet enfant ?

Il avait disparu. Tous les efforts de Philippe Jocelyn pour le retrouver avaient été inutiles. Depuis le moment où le père avait laissé le petit garçon sur la botte de foin, dans la tente, il n'en avait plus eu de nouvelles. Aucune des personnes à qui Philippe s'adressa ne se souvint d'avoir vu la femme dont Herr von Volterchoker avait donné le signalement. Personne, dans la tente, n'avait entendu crier l'enfant. Il avait disparu sans laisser derrière lui une trace qui pût le faire découvrir.

Philippe Jocelyn employa les plus habiles agents de la police secrète de Londres ; mais il n'obtint aucun résultat. Pendant un certain temps, il fut très inquiet au sujet de son enfant et ne trouva aucun plaisir à sa fortune et à sa grandeur nouvelles. Mais la douleur du père était trop impétueuse pour durer longtemps. Elle passa comme les nuages noirs qui assombrissent les cieux pendant quelques instants et qui disparaissent devant les rayons du soleil. Le comte de Haughton n'oublia pas l'enfant aux beaux cheveux dorés qui était maintenant l'héritier de Jocelyn's-Rock et de ses dépendances. Il n'oublia pas son fils. Il pensa souvent à lui et donna des ordres pour que les agents employés par lui ne cessassent leurs recherches que lorsqu'ils auraient découvert Georges mort ou vivant. La marque qu'il portait au bras servirait à constater son identité soit à l'heure présente, soit à l'avenir. L'enfant pouvait changer à mesure qu'il grandirait, mais la marque sur son bras était ineffaçable et subsisterait jusqu'à sa mort.

Peut-être Philippe Jocelyn aurait-il senti plus vivement la perte de son unique enfant, sans une circonstance qui opéra un changement complet dans son existence.

Il devint amoureux. Toute la poésie de sa nature, tous ses sentiments les meilleurs, tous les attributs les plus purs de sa nature imparfaite se concentrèrent en une passion. Philippe Jocelyn devint amoureux. Le puissant magicien agita sa baguette et tout l'univers se transforma en un pays féérique, un délicieux paradis, un Eden moderne tout rayonnant de l'éclat que répandait sur sa surface la figure d'une femme.